

« Six Personnages en quête d'auteur »

Marie-Christiane Hellot

Number 65, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29690ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hellot, M.-C. (1992). Review of [« Six Personnages en quête d'auteur »]. *Jeu*, (65), 207–209.

Denise Filiatrault va situer l'action, et Michel Crête d'inventer une scénographie prenante où, de part et d'autre de la scène, les poupes et les voiles de misaine des navires amarrés vont créer un lieu de passage entre l'espace présent et l'ailleurs, car il y a beaucoup de voyageurs dans cette pièce de Molière et le choix du port est entièrement justifié par les données de l'intrigue; de plus, les rencontres de hasard semblent plus naturelles dans un port. Mais il s'agit d'un port qui se prête à toutes les métamorphoses, et peut devenir sauna ou église.

Surprenante, mais combien heureuse, était l'idée de situer dans une église les tractations de Scapin pour arracher à Géronte les cinq cents écus nécessaires pour délivrer Léandre des mains des pirates. Tout juste suggéré par deux prie-Dieu sur lesquels sont agenouillés les deux hommes, ce lieu impose un ton de chuchotis ponctué par des signes de croix qui font croire à une messe plutôt qu'à une fourberie piégeant une laderie. On voit la lutte que la charité chrétienne et un certain sens de la responsabilité paternelle imposent au vieil avaré. De façon paradoxale cependant, la répétition des «Mais qu'allait-il faire sur cette galère?» fait long feu, rendue peut-être insignifiante par la gestuelle très retenue de Géronte.

La seule réserve que l'on puisse porter à ces innovations concerne la scène 3 du deuxième acte, où Léandre, qui croit avoir été trahi par Scapin, vient le menacer de son épée alors qu'Octave essaie de s'interposer entre eux. L'idée de situer cette rencontre sur une galère en pleine mer semble peu motivée, voire invraisemblable, car rien dans le texte ne s'y prête. Elle ne semble avoir été recherchée que pour le jeu de scène qui y est rendu possible : chaque fois que Scapin, menacé de trop près, lâche le gouvernail, les trois personnages se mettent à rouler d'un côté de la scène à l'autre avec de gros «oh! oh!» parfaitement convenus. Cette agitation est insistante, répétitive et, en fin de compte, stérile; elle n'influence pas le rapport de force des personnages. Tout cela est aussi décidément trop cinématographique; on croit assister à une vague répétition du célèbre passage de *la Ruée vers l'or* où la cabane oscille sur le bord d'un gouffre et n'est retenue que par le

contrepois précaire que Charlot essaie de lui procurer de sa minuscule personne.

Alexandre Lazaridès

«Six Personnages en quête d'auteur»

Texte de Luigi Pirandello; traduction : Marco Micone. Mise en scène : André Brassard, assisté de Roxanne Henry; décor : Michel Crête; costumes : Mérédith Caron; éclairages : Claude Accolas. Avec Éric Cabana (le Fils), Pierre Curzi (le Directeur), Murielle Dutil (la Mère), Sophie Faucher (la Belle-Fille), Marcel Girard (le Premier Rôle Masculin), Michel Goyette (l'Adolescent), Michel Laperrière (le Machiniste), Jean-Louis Millette (le Père), Blanche Moreau-Lépine (la Fillette), Denys Paris (le Régisseur), Annie de Raiche (la Jeune Actrice), Jean-Stéphane Roy (le Troisième Acteur), Lise Roy (le Premier Rôle Féminin), Gilbert Turp (le Jeune Premier), Sophie Vajda (le Second Rôle Féminin) et Kim Yaroshevskaya (Madame Pace). Production du Théâtre du Nouveau Monde, présentée du 29 septembre au 24 octobre 1992.

Les personnages et leurs doubles

La mise en scène qu'a conçue André Brassard pour ce monument de la dramaturgie du XX^e siècle ne marquera ni les annales du T.N.M. ni celles du metteur en scène de Michel Tremblay. Si son travail est juste, il n'apporte rien de vraiment nouveau, comme si Brassard avait été «intimidé» par la puissance critique de cette pièce qui est à la fois théâtre et commentaire sur le théâtre. Comme si, pour lui, la «scène», en quelque sorte, comprenait aussi sa mise en scène. Le début est cependant astucieux : les trois coups rituels se révèlent, une fois le rideau levé, de simples coups de marteau frappés par un machiniste occupé à reclouer un meuble. Ainsi les spectateurs sont-ils prévenus que le théâtre n'est qu'illusion. Et la fin est magnifique et pertinente. Brassard fait réapparaître les acteurs, disparus dans la confusion consécutive au coup de feu : «costumés» en personnages, ils défilent devant la toile de fond, en une lente et fantomatique procession qui reprend l'apparition impressionnante de la tragique famille au début de la pièce.

Argante (René Gagnon) et Géronte (Jean Besté)... au sauna, l'un des lieux inusités qu'a imaginés Denise Filiatrault pour ses *Fourberies de Scapin*. Photo : André Panneton.

Peut-être aussi, comme les spectateurs, Brassard a-t-il été pris de vertige devant cette œuvre qui démonte si clairement le mécanisme théâtral et reste pourtant si mystérieuse. Dans cette pièce qui comprend sa genèse et sa critique, quelle est la part de liberté laissée au metteur en scène? A-t-il d'autre choix que ce plateau dénudé — d'ailleurs exigé par Pirandello lui-même — dont l'obscurité va révéler une exaltante mise en abyme? Le fond noir du décor, sur lequel se profilent en ombres chinoises les personnages et leurs doubles, représente tout à la fois l'imagination du créateur auquel s'imposent les personnages, la page vierge où il va leur donner vie, la scène où ils vont s'incarner. Et ce sont les mêmes accessoires — un canapé passe-partout, quelques chapeaux — qui vont servir au mélodramatique face-à-face entre le Père et la Belle-Fille dans la boutique de Madame Pace, et à sa grossière et caricaturale copie quelques instants plus tard. Mais où est le théâtre et où est la vie? Qui joue et qui dit vrai? Ce va-et-vient entre la réalité et son miroir est constamment souligné par les beaux éclairages de Claude Accolas, et comme magnifié à la fin par un immense arbre de lumière, trop beau pour être vrai, qui fait baigner la double mort du garçon et de sa petite sœur dans le halo bleuté de l'illusion.

Du groupe sombre des Personnages en deuil, la Belle-Fille ne va pas tarder à se détacher, et sa toilette noire va révéler une robe éclatante et provocante que Mérédith Caron semble avoir conçue tout exprès pour l'impétueuse Sophie Faucher. Le rôle lui-même, d'ailleurs, semble avoir été taillé sur mesure pour elle par Pirandello qui décrit ainsi la Belle-Fille dans ses notes scéniques : «crâneuse, presque arrogante [...] d'une élégance criarde¹» et dans sa «Préface» : «Hardie et provocante [...] toute frémissante d'un mépris joyeux et mordant²». Sa haute taille toujours un peu pliée, un peu de guingois, presque gauche, Sophie Faucher impose de bout en bout sa présence, accaparant l'attention du public comme elle accapare celle du Directeur : on se dit qu'elle en fait même un peu trop, mais c'est son personnage qui exagère. C'est elle l'interlocutrice principale, et à côté d'elle, avec sa diction imprécise, Murielle Dutil est une Mère plus indistincte qu'humble, plus floue que mo-

deste. De tous les Personnages, le Père est sûrement le plus complexe, cauteleux et touchant à la fois, tour à tour père incestueux et père humilié. Jean-Louis Millette lui prête une intensité douloureuse autant que bavarde. Avec sa face blafarde, il n'est pas sans rappeler le Pozzo qu'il incarnait sur la même scène la saison dernière. Mais n'est-ce pas le propre des grands interprètes d'imposer toujours un peu de ce qu'ils sont à leurs personnages? Quant au Fils, il témoigne du même mépris que la Belle-Fille à l'égard de son père, mais c'est une haine contenue. Dans sa sobre détresse, Éric Cabana est fascinant : raide et étriqué dans son costume noir, comme un étudiant russe d'avant la Révolution, il crie sa vérité face à la salle. Et quand la Belle-Fille le met au défi de fuir le drame auquel il refuse d'appartenir, la salle tout entière s'éclaire pour montrer qu'il n'y a pas d'échappatoire possible.

En face de ces forts Personnages en quête d'acteurs pour exprimer leur drame, les Acteurs, eux, apparaissent bien fades. En dehors du duo comique de Lise Roy et Marcel Girard, reproduisant en les déformant jusqu'à la parodie les répliques et les gestes du Père et de la Belle-Fille chez l'entremetteuse, les Acteurs forment un groupe sans grande consistance ni signification qui ne réussit pas à instaurer de véritable dialogue avec les Personnages. Madame Pace, elle, n'appartient pas au groupe des Acteurs. Mais elle ne fait pas encore tout à fait partie du monde des Personnages. En réalité, dit Pirandello dans sa «Préface», elle est une émanation de «l'imagination en train de créer³». Cependant les rires qui saluent l'apparition et la disparition de Kim Yaroshevskaya, qui campe une truculente maquerelle, à la présence pleine d'abattage, montrent que les spectateurs sont surtout sensibles aux trucs du *deus ex machina*.

Le Directeur, lui aussi, constitue un ordre d'existence : s'il orchestre leur jeu, il n'est pas un des Acteurs, et s'il écoute les Personnages, il les regarde de l'extérieur. Mais il est lui-même

1. Luigi Pirandello, *Théâtre*, tome I, Paris, Gallimard, 1950, p. 13.

2. «Préface» dans *Écrits sur le théâtre*, Paris, Denoël / Gonthier, coll. «Bibliothèque Médiations», 1968, p. 62.

3. *Ibid.*, p. 77.

Les Personnages et le Directeur dans *Six Personnages en quête d'auteur* de Pirandello, mis en scène par André Brassard au T.N.M. Sur la photo : Michel Goyette, Murielle Dutil, Blanche Moreau-Lépine, Éric Cabana, Jean-Louis Millette, Sophie Faucher et Pierre Curzi. Photo : Les Paparazzi.



double, à la fois directeur de la troupe et auteur de la pièce. Entre les Personnages mystérieux et les Acteurs caricaturaux, il est au fond le seul individu réaliste de la pièce, le seul peut-être dans lequel les spectateurs reconnaissent un être humain. Avec son autorité inquiète, affairée et débonnaire, Pierre Curzi nous donne bien l'impression qu'il est un homme face à des ombres. Et Brassard a bien eu raison de le placer dos au public, au premier rang des spectateurs somme toute, et regardant comme eux la pièce qui émerge peu à peu de la toile noire.

Depuis sa création mouvementée en 1921, *Six Personnages en quête d'auteur* a peut-être connu des mises en scène plus marquantes que cette présentation d'André Brassard, dans une traduction sans histoire de Marco Micone. Mais les spectateurs du T.N.M. garderont longtemps en mémoire la lente procession des acteurs devenus personnages.

Marie-Christiane Hellot